## Lacan Quotidien



 $n^{\circ}$  740 – Samedi 23 septembre 2017 – 14 h 43 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



### Non-rapport

EN AVANT

Sexualpolitik, par Dominique-Paul Rousseau

Où est la petite boule... de merde ?, par Gustavo Dessal

POPULISME \_\_\_\_

La danse du canard social, par Luc Garcia

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE 🖊

L'humour de lonesco, pour tenter de saisir le réel, par Hélène de La Bouillerie



### Sexualpolitik

#### par Dominique-Paul Rousseau

« Nous sommes encore une fois conscients que la politique et la science ne se mélangent pas mieux que l'huile et l'eau » (1) Ernest Jones, au congrès international de l'IPA, Luzern, Suisse, août 1934.

« La fonction de l'orgasme » reichienne comme sortie d'impasse du *Malaise dans la civilisation* était un délire totalitaire. L'auteur de *La Révolution sexuelle* (2) fut exclu de l'IPA dès 1933.

La conjonction de la révolution sexuelle et de la révolution socialiste était une affirmation de l'existence du rapport sexuel « pour tous ». La libido était pour Reich un « courant électrique » réel mesurable. En sorte que le rapport sexuel devenait un « fait scientifique » incontestable et par conséquent incompatible avec un projet politique démocratique bâti sur l'impasse du non-rapport sexuel, « tiers inclus » qui est à la fois sa force et sa faiblesse.

Sa force, parce que la démocratie accueille le plus large éventail de recouvrements imaginaires et symboliques aux entours du trou du non-rapport sexuel.

Sa faiblesse, parce qu'elle ne fait par-là que *border* le trou et non y apporter un « bouchon », c'est-à-dire une solution indiscutable, ce qu'une science devenue folle et une politique populiste proclament et, parfois, mettent en application.

Il y a donc des conditions politiques à l'exercice de la psychanalyse. La prise en compte de l'inconscient, c'est-à-dire du *discutable* et de l'*incommensurable*, constitue le seul incontestable de l'humanité.

C'est en ce sens que Reich sortait du champ freudien.

Le récent engagement de l'ECF dans la dernière campagne présidentielle en France et la création de « la movida Zadig » par Jacques-Alain Miller attestent que, *a contrario* de ce qu'affirmait Jones (en visant Reich), la politique et la science peuvent se mélanger, certes « pas mieux que l'huile et l'eau », étant entendu que c'est précisément ce non-mélange que la politique lacanienne veut préserver.

Ainsi y a-t-il deux *sexualpolitiks*: celle, totalitaire et populiste, qui va dans le sens d'un *rapport sexuel qu'il y a*, et celle, lacanienne, d'un *rapport sexuel qu'il n'y a pas*. C'est cette dernière qui légitime la présence des analystes dans le champ politique aujourd'hui.

<sup>1 :</sup> Jones E., cité par Krosgaard L., Orgasmeland : Da den seksuelle revolution kom til Danmark, Gyldendal, 2014, p. 182, danois, non traduit.

<sup>2 :</sup> Reich W., La Révolution sexuelle, éd. Christian Bourgois, 1993.

#### Où est la petite boule... de merde ?

#### par Gustavo Dessal

Ces jours-ci, on a appris aux infos que la ville de Londres avait subi un épisode de constipation grave. Les techniciennes et opérateurs de maintenance des égouts ont découvert dans le secteur Est des gigantesques intestins de la cité, une effrayante montagne solide comme la pierre, constituée de graisse, de serviettes jetables, de couches-culottes, préservatifs, tampons et détritus variés. Pour ce faire une idée de la taille de la monstrueuse boule fécale, le correspondant du *New York Times* (1) explique qu'elle pèse plus de 104 tonnes – ce qui équivaut à peu près à onze de ces bus à deux étages bien connus – et mesure quelques 300 mètres de long. Pour s'en défaire, une intervention ininterrompue d'au moins trois semaines sera nécessaire, en utilisant des machines manuelles et des puissants jets d'eau. Matt Rimmer, directeur du département des eaux de la Tamise, a déclaré qu'« il s'agit [là] d'un monstre authentique qui demandera une grande quantité de main-d'œuvre et de machines. Concrètement, c'est comme casser du béton ».

La nouvelle ne fera sûrement pas la Une de la diarrhée continue de calamités qui émanent des médias d'information. Nonobstant, elle a son importance, car il s'agit d'un symptôme très éloquent, véritable condensateur du réel contemporain. Si quelqu'un n'était pas encore convaincu de la signification inconsciente de l'argent, c'est-à-dire de sa relation indissociable à la pulsion anale, cette histoire pourrait être l'argument qui le démontre. La rayonnante capitale du capitalisme cache dans les tréfonds de son inframonde une immense masse d'immondices formée par les déchets que la consommation quotidienne laisse derrière elle. Pourrions-nous trouver meilleure allégorie pour illustrer ce que Lacan nous a appris si savamment avec sa théorie des quatre discours? Ce plus-de-jouir cumulé par le système est devenu un problème écologique. Les responsables de la mairie de Londres pensent que si l'on ne réagit pas vite, le monstre commencera très probablement à sortir en surface et à s'étaler dans les rues. Si cela devait arriver, nous serions les spectateurs d'une des images les plus pénétrantes du retour du refoulé, ni plus ni moins en plein centre de la fabuleuse machine financière globale. En haut, la rayonnante majesté de l'Empire. En bas, dans un coin obscur, son envers, fait des restes que le système engendre et duquel on n'attend qu'une chose : qu'il éclate à un moment donné, comme Lacan l'a prédit pour le réel du capitalisme. Qu'on trouve, dans la composition de toute cette merde cachée et entassée dans les tripes de la City, du matériel de déchets de la vie sexuelle ne fait qu'ajouter un peu de piment de l'affaire.



Mais la chose ne s'arrête pas là. Au référendum du 23 juin 2017, les Anglais ont voté pour le Brexit. Au-delà de l'usage politique que l'on en a fait et que l'on continuera à en faire dans les prochaines années, j'aimerais souligner que l'un des principaux arguments utilisés par les défenseurs du *Leave*, qui a eu un rôle déterminant dans la décision de la majorité de la population, a été celui qui a servi pendant toute l'histoire de l'humanité à produire une cohésion de masse : libérons-nous de l'Autre qui, avec sa merde, salit nos rues et détruit notre vie, afin que notre grandeur revienne. Pendant que se déroule ce débat passionné où l'on pointe l'Autre porteur du *kakon*, on peut continuer à ignorer où se trouve le véritable caca du malaise dans la civilisation. Un vieux tour qui continue à se répéter à chaque période historique et dans des circonstances déterminées. Le pouvoir de dénégation est tellement étonnant que les sujets, tout comme les sociétés, se laissent tenter à nouveau par le jeu du bonneteau, connu aussi sous le nom *Où est la petite boule ?* (2) Une preuve de plus, contrairement à ce que pense la psychologie, que le *parlêtre* jouit et qu'il n'apprend rien.

Traduit de l'espagnol par Valeria Sommer

1: Cf ici

2 : Donde esta la bolita?



# POPULISMES



La danse du canard social

#### par Luc Garcia

Il y a vingt ans, disparaissait Lady Diana, des suites d'une hémorragie interne causée par un accident de la circulation dans le tunnel de la voie Georges Pompidou. Il fut rapidement de notoriété mondiale que le chauffeur roulait probablement trop vite, n'était pas en état physique de conduire une auto de surcroît très défaillante. Déclarée comme épave quelques mois plus tôt, volée puis rafistolée, celle-ci avait été remise en circulation en dépit des obligations légales à respecter en pareils cas.

Dès lors que l'on parle circulation et accident, on parle rapidement réglementation et faute du conducteur. Subsiste du chauffeur de Lady Diana son nom, Henri Paul, tué sur le coup lors du choc – le père a témoigné récemment de ce monde qui bascula après qu'un appel du Ritz apprît à la famille la mort du fils aîné, qui sera suivie les années suivantes de celle de trois de ses quatre frères.

L'enquête autour de l'accident dura longtemps en raison de l'odeur de poudre que produit toujours le mélange du sexe et de l'argent avec le pouvoir. Ces trois dimensions furent manipulées dans l'ordre et dans le désordre. On cria beaucoup au complot, oubliant que les bêtises nombreuses commises en cascade autour de l'accident étaient probablement la plus puissante des combinaisons. Mercedes sacrifia deux modèles similaires à celui qui avait mal fini entre les mains d'Henri Paul, pour reconstituer les circonstances de l'accident. Le verdict fut rendu dans un ultime soupir : même une Mercedes n'est pas adaptée pour rouler sur les voies urbaines à 150 km/h.

Matthieu Grossetête, auteur dans le *Monde diplomatique* d'un article intitulé « Des accidents de la route pas si accidentels » pourrait-il éclairer ce drame ? (1)

« En focalisant sur le comportement individuel des conducteurs, les préconisations [gouvernementales] négligent les causes profondes de la mortalité routière », déclare l'auteur : « Nul ne se risque à penser qu'un acte aussi personnel que la conduite d'un véhicule puisse être influencé par les inégalités sociales et que la hausse du nombre de morts puisse découler de la précarisation des classes populaires ». Audacieux, notre auteur l'ose, ce risque.

On voit s'affronter, dans une geste sublime et remplie de sang, notre chevalier téméraire avec son risque de penser et les 3400 morts sur les routes. Pris entre le parapet et l'accélérateur, les ouvriers « ont tendance à se tuer seuls, sans qu'un tiers soit impliqué », précise-t-il, bien que jamais on ne saura d'où il tient cette certitude. Décidément, les ouvriers ont le dos large et, partant, M. Grossetête est prêt à tout pour se servir ; il affuble les ouvriers de toutes les tares, pointe leurs manques et remplit sa besace cousue dans le cuir de l'empathie, cet instrument du modeste qui aime se faire louer deux fois et sur lequel repose la manipulation des chiffres tout au long de l'article. Alors, le sociologue n'est plus obligé de se tenir responsable de son propos ; il se cache derrière l'humanité statistique de la constellation qu'il embrasse follement en attendant la réciproque (aimer les ouvriers, se faire aimer d'eux, s'aimer d'aimer les ouvriers, et ainsi de suite) — ce que le *Monde diplomatique* lui offre.

En creux, il dessine un ouvrier soumis aux fautes du capital, impuissant et frustré, un peu bête, qui boit beaucoup faute de mieux, qui conduit mal et embrasse les platanes faute de pire. Il conclut : « Commode, la mise en cause des comportements individuels rend les questions de sécurité routière gouvernables sans imposer de toucher aux puissants intérêts impliqués dans la fabrique sociale des accidents de la circulation : les constructeurs de véhicules, les producteurs d'alcool, les assureurs, l'Etat, etc. » Et encore : « La stigmatisation des conducteurs irresponsables peut facilement être convertie en objet de calcul et de gouvernement ». L'opération est habile, car il ne s'agit pas de traiter de l'efficience d'une politique publique, mais de la disqualifier d'entrée avec l'ouvrier en mascotte. Le ressort tient dans cet usage de la mascotte, une mascotte châtrée, cyniquement désirable comme telle.

Il y aurait beaucoup à dire pourtant sur l'efficience de la sécurité routière comme service public. Si, en première approximation, la lecture de l'article donnerait volontiers l'idée qu'il s'agit de déterminer une structure sous-jacente à une politique publique, en vérité ce système est susceptible de marcher avec n'importe quoi et pour n'importe qui. La mortalité routière serait donc simple comme une courbe de chômage, ou un encouragement au meurtre routier des ouvriers ?

On confond ici recherche des déterminants du drame et négation de ceux qui y sont impliqués. On suppose les intentionnalités de l'acte comme on ouvre des matriochkas. Tout est déjà dans tout. Dans cette jungle sourde où tout se ressemble, on ne juge pas sur pièces, mais dans des doubles tiroirs d'hypothèses déduites par inductions faciles. Transposons cette mécanique bien huilée à la sécurité routière : roulez à 190 km/h, tuez un usager, puis portez plainte contre l'État qui n'a pas su vous obtenir un CDI pour sécuriser vos envies d'accomplissements. Selon M. Grossetête, « la précarisation et la paupérisation des couches populaires raccourcissent l'horizon temporel et accentuent l'impératif de profiter de la vie ». Il est en effet bien connu que vous êtes vacciné de la pulsion tachymétrique si vous roulez en berline et disposez d'un CDI.



#### Lunettes populistes

Parce qu'elle se retourne contre son auteur, la thèse, aberrante, simpliste, rappelle qu'il n'y a pas si longtemps, la référence fameuse de M. Raffarin à la France *d'en haut* et à la France *d'en bas* bousculait l'opinion. Or, ce qui semblait une mauvaise boutade conservatrice est devenue le bréviaire de ceux qui ne rougissent pas de se dire populistes.

Inigo Errejon, longtemps numéro 2 de Podemos, ne parle par autrement lorsqu'il déclare que « la principale frontière qui divise nos sociétés n'est pas celle qui sépare les sociaux-démocrates des conservateurs, mais celle qui sépare ceux d'en haut du reste de la société qui souffre du consensus néolibéral »(2). M. Grossetête lui fait écho : « Les spots [de prévention routière] ciblent et mettent en scène des urbains, des familles avec enfants, des conducteurs de scooter, des passagers en costume trois-pièces. Soit des catégories de la population assez peu exposées à la mortalité routière ». Suivant nos deux auteurs, l'algorithme semble adaptable à tout ce qui bouge sur terre : il y a ceux d'en haut qui respectent le radar sans scrupule parce que la fortune leur sourit et fabriquent des spots télévisuels qui ne mettent pas en scène les beurrés du samedi soir en CDD comme de fait exprès ; et il y a ceux d'en bas, victimes des premiers. M. Errejon est plus explicite encore : « la faim, l'exclusion sociale, la destruction des services publics, le traitement criminel infligé aux réfugiés, ne sont pas le fait de dangereuses hordes de chemises noires, mais de gouvernements parfois sociaux-libéraux et souvent libéraux-conservateurs ».

Jusqu'où peut-on aller dans l'analyse des affaires publiques en chaussant ces lunetteslà ? M. Errejon nous éclaire : « Souvent, la gauche aime exagérer le risque fasciste en Europe, mais les pires atrocités en Europe sont aujourd'hui commises par les élites subordonnées au projet financier européen ». L'ennemi, ce sont « les oligarchies qui n'ont cessé de séquestrer nos institutions et nos États de droit en Europe ». En clair, il est inutile d'attendre M. Errejon dans notre lutte contre le péril que fait peser l'extrême droite.

Jean-Luc Mélenchon, qui fait ses courses chez M. Errejon et aime également employer le terme oligarchie, fit ainsi le parallèle fin août 2017, entre la libération de Marseille de la Wehrmacht, avec la nécessité pour les marseillais de poursuivre la lutte en montant à Paris contre « le coup d'état social » de M. Macron. Kerviel—Dreyfus (3), Wehrmacht—Code du travail, les associations les plus acrobatiques ne font plus peur. Pointer les errances que génèrent de telles sorties de route devient la signature d'un rationalisme de mauvais aloi, celle d'un essentialisme qui fait tâche.

Chantal Mouffe, chez qui M. Errejon trouve son inspiration, ne dit pas autrement depuis 30 ans, aime à parler de « populisme de gauche » et s'applique à construire un axe de pensée eux/nous (4). Les déterminants discursifs sont jetés par dessus bord, articulés entre eux par une colle sociale. Qui est « nous » ? qui est « eux » ? D'un coup, l'internationalisme périmé des années 1930, qui n'a pas vu venir grand-chose jusqu'en 1945, voire même après, refait surface, prend les atours d'une nouvelle déesse fédérative sans manquer de porter aux nues le localisme le plus décoiffant, puisqu'un pauvre doit nécessairement avoir les deux pieds dans le même sabot pour botter la mondialisation. M. Errejon met en garde ses amis de la France insoumise, soulignant qu'elle n'a pas à être une force de gauche, mais un parti du peuple français. Le seul ? On l'ignore.

Pour l'Espagne, il voit large : « Nous sommes la force politique qui tente de réinvestir un patriotisme progressiste tout en reconnaissant que la Catalogne est une nation et qu'elle doit pouvoir exercer son droit à l'autodétermination. » M. Errejon dément toutefois quelconque volonté hégémonique : « je n'accepte pas la critique des libéraux selon laquelle tout populisme serait totalitaire, car ils croient que le peuple est un et que la représentation est une. Ils nous ont mal lus. Nous pensons que le peuple est une construction quotidienne de l'intérêt général ». Son opportunisme en matière populaire aime aussi se référer à la patrie constituée des pauvres, nommément les descamisados du péronisme selon son analyse.

Ceux qui voudront en savoir plus reliront avec profit *Le bal des lepénotrotskistes* de Jacques-Alain Miller (5) et comprendront mieux comment un mouvement qui se dit populiste, jusqu'à en promouvoir le terme, vise l'éradication des partis et de la gauche comme telle, d'une pierre deux coups.

L'idéal transcendantal de classe de M. Errejon se branche bien sur les affaires de circulation automobile de M. Grossetête, qui déplore : « Dans un contexte de dégradation de l'estime de soi, le véhicule devient l'un des derniers espaces de célébration de virilité ». Non seulement le libéralisme a tué les frontières de l'État pour amoindrir le peuple national par ceux d'en haut pour ceux d'en haut, mais en plus il émascule nos jeunes jusque dans nos compagnes. Difficile de trouver lecture plus réactionnaire en l'espèce.



#### La pulsion

À rebours de ces conceptions parfois misérables qui visent à diluer la pulsion dans des dynamiques d'ascenseurs, Lacan prévient : la pulsion « n'est pas réductible à la complexité de la tendance entendue dans son sens le plus large, au sens de l'énergétique ». Il ajoute : « La remémoration, l'historisation, est coextensive au fonctionnement de la pulsion dans ce que l'on appelle le psychisme humain. C'est aussi là que s'enregistre, qu'entre dans le registre de l'expérience, la destruction. » (6)

Ainsi, notre convoi parisien nocturne et estival file à toute allure. Henri Paul avait pour habitude de négocier quelques cachets avec les paparazzis en distillant de palpitantes informations qui ajoutaient de l'adrénaline à l'ambiance qui n'en manquait pas. Des informations toujours partielles et toujours insuffisantes, pour ne pas le confondre dans ce double jeu un peu enfantin. Ce soir-là, il fit comme d'habitude. Avant de prendre le volant, il est sorti sur le perron du Ritz, a lancé devant une meute assoiffée comme si de rien n'était : « Dans 10 minutes. » Il n'a pas fini son cigarillo qu'il a jeté sur le trottoir, puis est parti vers la sortie de l'arrière boutique, celle que les plus aguerris des photographes connaissent. La course-poursuite fut ouverte comme une chasse royale. Une dernière image quelques secondes avant l'accident montre la scène glacée pour toujours : un puissant flash dégainé à la sauvette ; Lady Diana de dos se retourne sur la banquette arrière pour échapper aux objectifs; le garde du corps d'un geste du bras se couvre une partie du visage comme aveuglé par la lumière; Henri Paul, au volant, le regard perdu sur l'horizon du photographe, sourit. Sourire affiché, regard enjoué, l'homme est emmené vers sa destruction par une pulsion qui a abattu toutes les cartes qui le tenaient encore. Il n'y a pas un romantisme social d'Henri Paul, mais une ligne qu'il fixe vers la sortie du tunnel qu'il ne reverra pas. Son rapport à la pulsion lui est propre. Le nier serait ajouter une insulte à la tragédie.

- 1 : Cf. <u>ici</u>.
- 2 : à retrouver <u>ici</u>
- 3 : Cf. <u>ici.</u> M. Mélenchon établit un parallèle entre l'affaire Dreyfus et l'affaire Kerviel, par une spectaculaire formulation : « Le militarisme était alors notre ennemi car nous ne voulions pas de la guerre qu'il préparait. Dreyfus en était un rouage conscient et satisfait. Mais il était innocent. » Il s'agit donc bien, pour M. Mélenchon, de ne pas juger sur pièce, mais d'interpréter d'abord une conscience, ce que ne manquèrent d'ailleurs pas de faire les accusateurs de Dreyfus pour alimenter leur antisémitisme. L'innocent, « conscient et satisfait » par ailleurs, n'est en effet dès lors plus un innocent de plein exercice au sens du droit.
- 4 : quelques références synthétiques concernant Ch. Mouffe, à retrouver ici
- 5: Miller J.-A., Le bal des lepénotrotskistes, Navarin, 2017 & Lacan Quotidien n°673, à retrouver ici
- 6: Lacan J., Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, 1986, p. 248.



# Scènes et Autre Scène



#### L'humour de Ionesco, pour tenter de saisir le réel

#### par Hélène de La Bouillerie

Dans le théâtre classique, le comique surgit de la grande comédie du phallus qui se cache et se dévoile, se gonfle et se dégonfle, fait irruption sur la scène là où l'on ne l'attend pas (1) — « Où est le phallus ? C'est toujours le ressort majeur du comique » (2), disait Lacan. Dans le théâtre de Ionesco, le comique vient d'ailleurs. Le rire ne vient ni du dévoilement du phallus ni d'un effet de signifié produisant un sens jubilatoire. C'est bien plus le détraquement du langage et de la logique qui produit le sentiment comique. Un comique burlesque, qui devient violent et lourd exprès. Un comique qui provoque un certain malaise et dérive vers un ressort angoissant.

La leçon (créée en 1953) est paradigmatique du théâtre de l'absurde en ceci qu'elle montre de façon implacable l'incommunicabilité entre les êtres et l'absurdité de nos existences. Le monde est absurde, la Seconde Guerre mondiale nous l'a montré. Le maître et l'élève ont l'air de se comprendre, du moins au début de la pièce, alors qu'ils se racontent des choses sans queue ni tête. Est-ce une métaphore du totalitarisme et de la bêtise des peuples qui se laissent abrutir ? Probablement. Mais la visée de la pièce va au-delà. C'est une mise en forme de la vie qui broie, et recommence, nous laissant hors sens.

Pour Ionesco, seul l'humour peut faire prendre conscience de la condition dérisoire de l'homme, livré à l'arbitraire le plus total. Ainsi son théâtre témoigne-t-il d'une suite d'enchaînements arbitraires, de passions contradictoires. Le comique provient alors du regard que l'auteur porte sur le vide existentiel, le langage qui tourne à vide, « arbitrairement inventé », les démarches des humains qui s'égarent dans le non-sens. Nulle garantie, nul Autre pour faire tenir le langage et la logique.

Le théâtre de Ionesco est d'abord une confession, l'expression de son angoisse. Une façon de projeter sur la scène un monde intérieur, désarticulé : « il m'arrive de sentir que les formes se vident, tout à coup de leur contenu, la réalité est irréelle, les mots ne sont que des bruits dépouillés de sens, ces maisons, ce ciel ne sont plus que des façades du rien [...] tout est menacé – y compris moi-même – d'un effondrement imminent (3) ».

Ionesco prône la dérision par opposition à l'esprit de sérieux qui se veut didactique, et qu'il reproche à Brecht : « Il ne m'apprend rien », explique-t-il, il ne dit que ce qu'il y a déjà dans son idéologie, « il n'a que deux dimensions » (4). Le théâtre d'engagement idéologique est de fait, pour Ionesco, caractérisé par l'absence d'humour. L'humour permet autre chose. Ainsi oppose-t-il la réalité — sociale, psychologique — qu'un certain théâtre cherche à expliquer, à montrer à coup de sens appuyé, à la tentative de faire surgir un réel, celui de l'absurdité de la condition humaine et de l'impossible communication entre les êtres — en termes lacaniens, celui de l'absence de rapport sexuel. Et ce travail-là se fait par la déformation du langage, de la logique et par un vidage du sens.

- 1 : Cf. Lacan J., Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient, Paris, Seuil, 1998, p. 262.
- 2 : Lacan J., Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation, Paris, La Martinière/Le Champ freudien, 2013, p. 275.
- 3: Ionesco É., Notes et contre-notes, coll. Folio essais, 1991, p. 220.
- 4: *Ibid.*, p. 191.



Un événement « Théâtre et Psychanalyse » - renseignements <u>ici</u>

Le samedi 7 octobre 2017:

Marie Cuvelier, metteuse en scène, fille de Marcel Cuvelier, rencontrera Virginie Leblanc, psychanalyste, membre de l'ECF, à l'issue de la représentation.

Une discussion autour du thème des Journées de l'ECF: « APPRENDRE: DÉSIR ou DRESSAGE», animée par **Christiane Page** et **Philippe Benichou**.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur 1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef: Yves Vanderveken (<u>yves.vanderveken@skynet.be</u>).

Éditorialistes: Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste: Luc Garcia.

Relectures: Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif: Jacques-Alain Miller, président; Eve Miller-Rose; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.